

1. Saturne

Paul Hanost

« Si tu parviens à l'âge de quarante ans ou même si, plus tôt, tu trouves ta propre lumière, disait la sorcière, tu es sauvé ! Ton père te poursuit et il peut te détruire, de la même façon qu'il torture ta mère. Les pires cruautés sont mentales ! »

« Comment savez-vous cela ? »

La sorcière regardait Georges Dace, avec des yeux aigus et luisants, aux larges iris fauves. Indienne ou népalaise, elle avait le regard d'une bête de proie. Son fils Vaya, un jeune adolescent brun aux allures de loup affamé, ne perdait aucun mot. Depuis l'enfance, il était l'ami de Georges. Lui, il savait...

« Le commerce avec les morts, petit... Ils connaissent le passé et l'avenir. Ton père te persécute depuis de nombreuses existences, comme il traque ta mère. Cela remonte à l'époque des Maîtres de Toutes les Choses, dans le Gobi. Mais tu n'y crois pas... »

« Non, mais vous avez de beaux livres. »

La sorcière était bouquiniste, pour les profanes et le Fisc. Georges ne comprenait pas pourquoi Shardouli, la sorcière, lui racontait ces fables. Son père, en dépit de propos insolites, ne lui avait fait encore aucun mal personnel. Déconcertant et instable, oui, mais pas ce monstre ! D'ailleurs il l'aidait dans ses études, pour les mathématiques et les sciences exactes, même s'il n'aimait pas Vaya.

Vaya, l'ami d'enfance, avec lequel Georges avait tant joué aux Peaux-Rouges ! Vaya était vaincu et attaché au poteau de torture. Alors Georges avait pu le chatouiller, le pincer et même

LA MORT EST UNE AUBERGE ESPAGNOLE

lui brosser énergiquement la plante des pieds. Vaya encourageait ces jeux à l'issue cruelle, jamais il ne proférait un son. Comme Georges, il y trouvait un plaisir secret. Il haletait, l'écume aux lèvres et avec des convulsions, mais refusait toujours de demander grâce. Il défiait Georges et l'excitait avec ses yeux jaunes de loup !

Shardouli ne venait jamais les interrompre. Elle semblait tenir à la visite de Georges Dace, fils unique d'un cadre influent. Ils parlaient alors de choses étranges et occultes que Georges, d'instinct, savait taire.

Le père de Georges faisait de mystérieuses allusions aux sages et aux mages. La sorcière, au contraire, le rassurait en lui dévoilant les secrets de l'Au-Delà. Il y avait eu, jadis, les Maîtres de Toutes les Choses, qui avaient des têtes de tigres et volaient sur des oiseaux de feu. Ces hommes-félins existaient encore dans les cieux, ils étaient les princes des étoiles. Il y avait plusieurs univers et les êtres humains, s'ils se libéraient de leurs passions, ne faisaient qu'un simple passage sur la Terre. La mort était le Pays Merveilleux, chacun y matérialisait ses rêves par la magie de la pensée.

« Si ta mère devient folle, dit brusquement Shardouli, ton père se tournera contre toi pour te torturer aussi, jusqu'à présent il ne cherchait qu'à capter ton esprit. Tu n'es guère docile et il va encore renoncer à te modeler à son image, pour te détruire. Peut-être devras-tu songer à fuir. Shambhala serait le refuge idéal, les Russes l'appellent la Cité de la Justice. »

« Shambhala ? »

« Une très vieille histoire. Les Yue-Tche croyaient descendre des Maîtres de Toutes les Choses, les Chinois les nommaient la Famille de la Lune. Chassés du Gobi, ils ont conquis le nord de l'Inde. Puis, à cause des Perses et des Huns, ils se sont réfugiés dans les montagnes inaccessibles, pour fonder Shambhala... »

Georges avait lu dans un livre de Peter Kolosimo que les anciens Jésuites situaient ce lieu aux sources du Syr-Daria, en Asie Centrale, et se souvenait aussi d'une race légendaire

LA MORT EST UNE AUBERGE ESPAGNOLE

appelée les Faces de Lions. Il mêlait, toutefois, ses lectures et ses rêves... Il le savait !

C'était encore plus fou que les histoires de son père, au sujet du Sphinx de Gizeh et des Egyptiens dont la civilisation aurait remonté à plus de soixante mille ans... !

Georges ne croyait pas à ces contes, mais aimait les entendre. A l'occasion, il en parlerait à Jeannette. Une fille bizarre, pas très belle, mais curieuse de choses étranges. Elle lui avait prêté des exemplaires de Kadath... A cause d'elle, il se plongeait aussi dans le sombre univers de Lovecraft ! Sans doute Jeannette voulait-elle le séduire, comme Vaya avec ses jeux sauvages.

Georges, la tête brumeuse, hésitait entre les plaisirs de l'esprit et ceux des sens. La conversation de Jeannette le passionnait souvent, elle le changeait du mutisme de Vaya et de ses inventions farouches. Mais Vaya avait une mère fascinante et il imaginait, depuis peu, d'électrisantes caresses...

Le lendemain, à l'école, Georges était assis à côté de Jeannette. Mais il pensait à son père qui, cette nuit encore, n'était pas rentré. La mère n'avait pas fermé l'œil. Sa famille se déchirait, dans un climat de souffrance atroce et de moquerie sadique. Plus rien n'était sûr, excepté les rêves qui n'appartenaient qu'à Georges. Il ne sentait pas que Jeannette lui avait pris la main, tant il pensait à sa mère. Que faisait-elle ? Pourquoi son père était-il aussi cruel ? Il voyait, dans l'amour, des gouffres suppliciants... Il songeait alors à l'enseignement de Bouddha, selon lequel le désir (même amoureux) entraînait la souffrance.

« Je sais ! » souffla Jeannette. « Nous allons rentrer ensemble, si tu veux. »

Le professeur d'Histoire entra.

Durant le trajet, ils parlèrent de l'Atlantide, de Mu et aussi de Shambhala. Jeannette, la grande fille blonde au visage presque mongol (elle disait son père kalmouk), enchantait Georges de sa voix un peu rauque. Les fentes vertes de ses yeux brillaient quand elle évoquait *le Matin des Magiciens*, elle le relisait

encore et toujours... « L'univers est plus vaste, plus riche, que tout ce que nous pouvons imaginer. Georges, tu es si sombre ! Tu ne vas pas payer toute ta vie la mésentente de tes parents... Tu n'y es pour rien ! Et tu dois bien te dire que la plus précieuse vertu est l'instinct de conservation. »

« Mon père affirme que je dois apprendre à penser par moi-même. »

« Il veut t'isoler, pour te manipuler selon sa fantaisie. Cache-lui tes pensées, ne lui donne aucune prise... Sinon tu seras son jouet ! Il n'y a pas de pire destin que celui d'aimer un être pervers, ou seulement de lui accorder sa confiance. Parle-moi de tout ! »

Georges se souvint que Vaya tenait le même langage. La pensée, selon lui, était aussi personnelle qu'une brosse à dents. S'exprimer signifiait s'exposer. La libre expression des sentiments et des idées était un piège tendu aux naïfs, il fallait faire semblant de penser comme tout le monde. Vaya tenait la franchise pour un suicide mental. Comme il devait tout raconter à Jeannette, il dit : « Mon père me parle souvent d'un club sportif... Il s'agit sans doute d'une société secrète. J'ai peur de cela. Je crois qu'il en fait partie. »

Georges craignait un viol mental, un lavage de cerveau. Bien sûr, il était pour la tolérance. Mais il pressentait et redoutait ce qui se cachait derrière elle, en détournant de son but la noble raison sociale. Les yeux de son père brillaient quand parlait du... Club sportif et il avait son air impérieux, il émanait de lui une force sinistre. Avait-il acquis, par initiation, des pouvoirs mentaux ? Jeannette ferma ses yeux obliques.

« Tu dois cesser de croire aux idées, cela te rend vulnérable. Tu ne peux jamais te fier à ce qu'il te dit. Il ne ment pas seulement en calomniant ta mère. Tu comprends ? Dans certains cercles, on apprend à contrôler les gens par l'esprit. »

« Pourtant la liberté de pensée, la tolérance ? »

« Une simple façade, pour certains... Ceux qui croient sont toujours victimes de ceux qui font semblant de croire. Tous les besoins sont exploités même et surtout ! dans le domaine

psychique. Les pires escrocs se font gourous et souvent humanistes ! Tu devrais te méfier de ton père, au lieu de l'aimer. On ne juge pas les gens sur leurs paroles, mais uniquement d'après leurs actes. Ne lui accorde aucune confiance, jamais ! »

« Je le crains, mais je ne sais pas pourquoi. »

Dans les yeux de la fille, il y eut un éclair de peur et de haine sauvages.

Georges aurait dû rentrer directement chez lui, mais il se laissa entraîner. Il ne pensait plus à sa mère, après avoir décidé de lui téléphoner pour lui annoncer son retard. Jeannette lui parlait des Kalmouks, qu'elle disait descendre de très loin des Abars, peuple mongol qui se croyait issu de tigres célestes. Bars signifiait tigre en Mongol... Encore les Maîtres de Toutes les Choses ! Pourquoi ? Quelques minutes après, les jeunes gens buaient du thé au lait dans le salon. Un disque jouait en sourdine un air de vièle, Mongol bien sûr. Mais Jeannette parlait de l'école.

« Une fabrique de robots. Nous sommes usinés pour les Besoins de la société industrielle. Georges, on nous programme ! »

« Tu exagères... »

« Regarde les régimes totalitaires. Le délire industrialiste va jusqu'à vouloir créer un homme nouveau. Je pense *au Meilleur des Mondes*. Une société parfaite, si elle était réalisable, serait une impasse. Aucun recours en cas d'erreur, plus d'évolution ! La Grande Muraille des Chinois était un suicide culturel. Les civilisations vivent d'échanges. Georges, as-tu jamais pensé à l'amour ? »

« Avec ce qui se passe dans ma famille, je suis vacciné ! »

« C'est la ressemblance et la convergence des tempéraments. Pas le coup de foudre... Le sexe est un lien, mais il y a autre chose de plus important. Si tu veux réussir, tu dois entreprendre. »

Dans les yeux verts et fendus de la fille, s'allumaient des paillettes d'or. Elle n'avait pas la beauté sophistiquée de certaines Occidentales, mais la force et la grâce mystérieuses

LA MORT EST UNE AUBERGE ESPAGNOLE

d'une panthère. Son visage camard était un masque de sphinx, pourtant il rayonnait d'une ardeur secrète.

Georges sentit, confusément, une volonté aussi impérieuse que celle de son père.

Le garçon était intrigué, mais il avait un peu peur. Son père avait éveillé, en lui, le goût des choses occultes et des sociétés secrètes. Mais n'y avait-il pas, dans ces mystères, un élément inavouable et malfaisant ? Les gens honnêtes ne se cachaient pas. Son amie l'attirait, certes, mais il aurait aimé voir clair. Les traditions de l'Egypte et du Gobi présentaient, aux mains d'escrocs spirituels, le même péril que les flammes des bougies pour les papillons.

« Tu n'as rien à craindre, dit Jeannette, comme si elle avait lu ses pensées, mais je vais t'apprendre des choses. Téléphone à ta mère, puis nous irons dans ma chambre. »

La mère, au téléphone, avait une voix altérée par la douleur. Georges souffrit, mais il aimait mieux ne pas assister à cette agonie, d'autant plus qu'une amie fidèle était auprès d'elle.

Jeannette ôta sa chemise et son pantalon, elle était nue. Elle avait un corps musclé, avec des épaules plus larges que les hanches, et des seins hauts. Son regard était fier, étrange aussi...

Georges caressa la peau ambrée d'un sein, toucha le mamelon qui durcissait.

Il se déshabilla. Il y eut des attouchements divers. Jeannette dût l'aider avec ses doigts, ses lèvres et sa langue curieusement râpeuse.

Elle eut un soupir rauque quand il entra en elle. Il avait la fougue mais non l'art, pourtant il la fit rugir.

« Bois », dit-elle quand ce fut terminé.

Une curieuse liqueur, qui étourdissait... Ils étaient allongés, flanc à flanc, sur le lit défait.

« Fixe ton attention ailleurs que sur toi-même et regarde la tache de lumière, sur le mur. Ne pense qu'à ta respiration, tu dois la contrôler. Concentre-toi sur elle jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement rythmique et régulière, plus lente et plus profonde

que d'habitude. C'est ça ! Respire lentement, ta force va revenir. »

Mais Georges voyait, sous ses paupières mi-closes, défiler des visages et des paysages insolites.

Une grande steppe doucement ondulée, qui évoquait une mer d'herbes, et des monts bleus lointains.

Les hommes-félins semblaient issus d'un roman de Science-Fiction, ils déchargeaient des astronefs. C'étaient des tchirghri originaires des Pléiades. Leur torse nu était couvert d'un fin pelage jaune ou brun, pareil à un second épiderme lustré.

Il n'était plus Georges Dace, mais Būri, un jeune prince des étoiles. Son code génétique et ses performances aux Jeux Sacrés, au cours desquels on éprouvait tant la sagacité que le stoïcisme, lui conféraient un rang élevé dans la société tchirg.

Būri surveillait l'établissement de sa base, où il serait maître de ses vassaux et les conduirait à sa guise. Quand le camp serait installé, il faudrait disposer de femelles indigènes et les inséminer avec des gènes synthétiques tchirghri. Ainsi naîtraient les hybrides, qui auraient à contrôler par leurs croyances les habitants du continent principal de cette troisième planète d'un soleil jaune. L'au-delà d'une personne étant ce qu'elle imaginait de son vivant, le conditionnement se poursuivrait après la mort et se retrouverait dans l'incarnation suivante... Sous forme intuitive. Nombre de Sargoliens jugeaient criminelle la programmation des âmes, mais aucun pouvoir spirituel ne se concevait sans l'esclavage onirique. D'autres races, comme les Habirous, étendaient ainsi leur empire et imposaient, aux peuplades primitives soi-disant élues, jusqu'à leur nom. L'enjeu de cette compétition entre missionnaires était l'Âme Universelle, nourrie des émotions et des rêves tant des vivants que des morts. Le proverbe tchirg, suivant lequel on devient ce que l'on mange, valait aussi pour Dieu, également appelé le Grand Chasseur... Būri était monté sur un cheval hirsute, présent des Tokhares nomades, et rêvait à son royaume. Le jeune tchirg se rassurait à l'idée qu'il était loin de son géniteur et des intrigues du harem. Esen, sur un autre continent, fondait

LA MORT EST UNE AUBERGE ESPAGNOLE

le culte du jaguar et jouait au prophète aux dépens de tribus innocentes. Il s'entendait à les endoctriner et à les culpabiliser, il adorait cela !

Büri, lui aussi, deviendrait un dieu ! Du moins pour les hommes... Quant aux tchirghri hostiles, il avait de quoi les tenir à distance. Sa mère Makata le conseillait pour la politique, elle aussi avait fui les complots de la cour royale.

Songeur, Büri caressait ses crins noirs tressés et aiguïait tour à tour ses ongles rétractiles sur la selle de bois. Un chef du peuple tokhar vint, mit pied à terre et toucha respectueusement la bride du cheval de Büri. Il tremblait et empestait la peur. Büri comprenait, à présent, le langage tokhare. Mais la crasse et les superstitions de ces éleveurs lui répugnaient toujours.

« Alors ? », feula-t-il

Quarante nobles vierges parées d'or et de fourrures précieuses arriveront demain, comme l'a ordonné le maître des tigres bleus célestes. Mais... »

« Quoi encore ?!"

« Elles craignent d'être réduites en cendres par l'ardeur divine des tigres célestes. »

« Ces femmes ne seront pas brûlées, grogna Büri, leur destin sera glorieux. Elles enfanteront des chefs et des devins prestigieux. Ça suffit... Ouste ! »

Büri voulait réfléchir. Il y avait cette jeune tchirgou qui avait voulu modifier, à sa fantaisie, les gènes des futurs hybrides. Des gènes qui transformeraient, d'abord mentalement et ensuite physiquement, les classes dirigeantes de l'espèce humaine. À force de mariages dynastiques, les membres des lignées royales et sacerdotales finiraient par ressembler à leurs maîtres d'outre-ciel. Était-ce une espionne d'Esen ? Une simple saboteuse ?

Elle subirait, de toute manière, la mort honorable et lente des ennemis prisonniers. Büri, en vrai tchirg, savait apprécier le courage chez l'adversaire.

Allait-elle gémir sous la patiente torture ?

Et, surtout ! Il fallait dompter l'âme de cette tchirgou. Alors elle emporterait dans les sphères spirituelles toute l'angoisse

LA MORT EST UNE AUBERGE ESPAGNOLE

des supplices et serait déchirée par des songes lugubres. Il lui forgerait, en la culpabilisant par la suggestion et à l'aide des tourments, un épouvantable enfer. A sa prochaine incarnation, elle serait craintive et docile. Būri était partagé à ce sujet entre le respect dû au courage et sa haine de l'insolence chez les classes inférieures.

Il enleva son cheval, battant les flancs hirsutes de ses pieds-nus. La tchirgou était écartelée par ses liens. Trois guerrières-clones, munies chacune d'une plume d'oie, lui chatouillaient les narines et les voutes plantaires. Déjà, elle, tremblait, électrisée... Būri grinça des dents. La Patience servait à apprendre aux jeunes la maîtrise de soi ; même si, à la longue, elle amenait des convulsions et la folie. On aurait dû chatouiller un nerf à vif ! Ou raser le pelage du front pour faire couler, de l'eau goutte à goutte. Les subalterne n'osaient guère prendre d'initiatives. C'était dans l'ordre des choses. Būri, énervé, pensa ordonner l'emploi du fouet, plus rapide. Mais il changea d'idée.

« Suffit ! Elle a bien un motif... »

Muettes, les guerrières s'accroupirent dans un coin de la tente. La lampe faisait jouer des reflets fauves sur leurs corps nus et lisses, leurs yeux étaient des braises vertes.

« Ton nom ? »

« Ibaka »

« Pourquoi ? »

« Seigneur, pourquoi reproduire les erreurs de Sargol. Notre société est figée par la manipulation des gènes. Nous ne pouvons plus changer, évoluer... J'ai voulu rendre les hybrides meilleurs. »

« Changer ? Mais L'eugénisme est la clef de l'avenir, ainsi ont pensé nos sages. A qui obéis-tu ? »

"A la mère du seigneur. Elle et moi, nous vénérons le Messenger Rouge. Le seigneur oublie qu'il a signé Ses paroles de Son sang ! Il a enseigné que le pardon aux ennemis et la compassion universelle donnent accès au dieu de l'esprit profond. Les morts ne vivent pas seulement leurs rêves, ils

LA MORT EST UNE AUBERGE ESPAGNOLE

peuvent aussi découvrir comme nous leur propre lumière qui est commune à tous. C'est l'Eveil. »

« Détachez-la... »

Une alliée de Makata qui sans doute, elle aussi, trouvait Būri tyrannique et cruel. La pitié n'était pas une faiblesse pour tous les tchirghri...

Ibaka, déliée, se frottait le nez et la plante des pieds. Elle buvait le lait que lui offrait, à sa gourde, une guerrière. Makata aimait son fils, mais elle le condamnait aussi. Au nom de quoi ? Une légende... Un mythe !

Peu à peu le visage triangulaire et à demi léonin d'Ibaka s'estompait, un autre s'ébauchait dans la brume du rêve finissant.

« Georges ! Georges ! C'est terminé... »

Il s'éveillait.

« J'ai tout enregistré, Georges... »

Jeannette le tenait dans ses bras.

« C'est une régression. Tu as vécu un épisode d'une existence antérieure. Ecoute... »

Georges Dace entendit le tout, dans la stupeur.

« Il faut effacer cela ! »

« Réfléchis d'abord. Le conflit remonte à avant ta naissance, tu dois le connaître pour le résoudre. Il y a une haine qui te poursuit toujours."

« J'ai été drogué, c'est... Monstrueux ! »

« Il n'y a pas d'accoutumance à ce produit. Mais il faut continuer si tu ne veux pas finir, cette vie encore, dans un asile de fous. »

« Quoi ? »

« Il y a bien des façons de torturer. Notre jeu favori consiste à dissoudre la personnalité. »

*

Georges avait lu, dans un hebdomadaire, cet article au sujet d'enfants chinois qui étaient nés avec des yeux félins et un fin